



En route pour Barcelone ...

JOURNAL DE BORD DE NOTRE VOYAGE - 2018

Alexandrine – Florent – Simon - Loïc
LES ROIS DE LA PETITE REINE | BESANÇON

Mardi 10 Juillet 2018

Résumé quotidien publié sur notre site

Première journée, l'heure du grand départ se faisait attendre depuis presque une année. Une petite remise en jambes d'une centaine de kilomètres, que demander de plus ?

À cette question, une réponse d'une simplicité humaine : partir avec vous.

Vœu exaucé, nous sommes partis avec quelques volontaires assez fous et motivés pour faire un bout de chemin avec nous. Et les mollets nous ont paru bien moins lourds, d'autant plus que nous avons eu le plaisir d'être accueillis par un comité à Saint Vit, constitué par les élèves, parents et collègues de notre rouleur Simon Tournier. Jusqu'ici, nous ressentions votre soutien au travers de vos mots, et de le voir aujourd'hui se concrétiser jusque dans l'effort ou dans les encouragements le long de la route, quel beau moment !

Une journée placée donc sous le signe du partage, qui s'est poursuivie sur de nouvelles rencontres (coucou à Olivier) et se termine à Pagny la Ville au bord de la Saône, à se retrouver nous quatre autour d'un plat rustique assaisonné de solides tranches de rire.

Une chose est sûre, nous partirons demain avec un peu plus de courage grâce à votre soutien. Merci à vous !

Résumé de notre carnet de voyage

Départ de Besac. Les parents Vinsu, accompagnés de Jeanne, Côme et Clotilde, ainsi que le père de Flo, la mamie de Loïc et un de ses amies, son frère, son oncle et ses deux cousins sont présents au départ. Romain, Tonton, Charlie et Eliott roulent avec nous jusqu'à Dôle.

A Osselle, nous sommes rejoints par André, le directeur de Simon, ainsi que par deux élèves (Guillaume et Florine) et leur père. Ils nous accompagnent jusqu'à Saint-Vit où de nombreux parents et collègues nous attendent pour nous offrir à boire et nous applaudir. Quel plaisir ! Léonie, élève de Simon, nous accompagne alors jusqu'à Dôle, avec sa petite sœur Marilou et son père.

Une apparition extraordinaire se produit à Dampierre : Thibaut nous y rejoint, et nous apporte deux sandwiches pour remplacer ceux que nous avons oublié dans la voiture le matin. L'occasion de partager notre premier Pont !

Passage devant une maison brûlée au lieu-dit « Sous les roches ». Alors que Loïc et Simon sont en train de la regarder, un homme noir en sort. Regards complices... et gênés.

A Dôle nous rencontrons Olivier, un belge, que nous retrouvons ensuite plusieurs fois jusqu'à Saint-Jean-de-Losne. Il ne veut pas monter jusqu'au Décathlon alors qu'il manque de matos, car celui lui ferait un trop grand détour... de 4 km. En revanche, nous apprenons qu'il est déjà allé jusqu'à la mer Noire en vélo, alors qu'un cycliste vient nous demander, profitant de cet attroupement de sportifs à roulettes, des conseils sur l'itinéraire à suivre pour s'y rendre. Le monde est fou !

Km 103 (avant correction de la montre GPS) : Loïc part à la chasse ; une corneille vient lui mettre des bâtons dans les roues.

Km 104 : Consternation. Nous nous rendons compte que nous avons aussi oublié le saucisson.

Ce soir, au moment d'écrire, Loïc et Flo, comme deux bons beaufs, regardent le match sur un portable. Enfin, du nouveau cette année : nous avons une douche !

Résumés individuels

Simon : Quasi un an de préparation, et nous voilà partis ! Je ne me sentais pas dans l'ambiance « voyage » ces derniers jours, mais avec le campement formidable de ce soir, on y est !

Loïc : Ca y est, nous y voilà enfin. Cela fait depuis Novembre (et plus) que l'on prépare ce fameux voyage. BARCELONE... On n'y est pas encore, mais qu'est ce que ça fait plaisir de reprendre la route avec les copains. Ce rituel du campement est probablement la chose qui me manquait le plus ! Et quel plaisir de partager ce moment avec la famille.

Florent : Premier jour, premiers frissons. Je suis sidéré de voir autant de gens nous soutenir dans ce projet ô combien fou et déraisonnable. C'était une chouette journée, en espérant que nous allons continuer sur cette belle lancée.

En tout cas, je suis heureux de retrouver notre tradition du camp + Pont + copains (ine). Cela m'avait manqué, bordel !

Alex : Première journée, départ de Besançon ce matin, oubli des sandwiches. On ne va pas s'angoisser pour ça, sinon on ne tiendra pas 16 jours... A Rivotte : pourquoi je suis là ? Qu'est-ce que je fais ? Je pourrais me reposer et passer des vacances tranquilles. Bon, allez, c'est parti, on y va, ça roule. Les douleurs reviennent et rappellent quelques souvenirs. Eh oui, c'est vrai, ça fait quand même mal au cul... Les bons souvenirs reviennent aussi. Rouler avec un groupe, discuter avec l'un, puis avec l'autre. Puis rouler seul, faire le point, réfléchir, se vider la tête. Et ouf, se poser ! Un plaisir de rouler et de monter le campement avec ces trois gars. Ça promet.

Mercrredi 11 Juillet

Résumé quotidien publié sur notre site

Ce matin en partant de Pagny la Ville, une première galère vient frapper à la porte et ce dès le bivouac de départ : Titi le chien d'un promeneur, a décidé que si lui ne pouvait nous accompagner directement jusqu'à Barcelone, une petite partie de son être ferait le voyage à nos côtés. Ainsi s'est-il soulagé dans la sacoche de notre petite reine, Alexandrine.

Les galères d'ailleurs, elles, commencent à arriver, doucement mais sûrement elles s'accumulent dans nos muscles et dans nos êtres. Rien qui ne saurait venir perturber la volonté de notre petit groupe, mais qui ne fait que ressentir la folie du projet d'un plus près

Cette péripétie canine passée, nous pensions partir à quatre, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes cinq. C'est que notre ami belge Olivier, rencontré la veille et son chemin confondant le nôtre, s'est naturellement et très humainement joint à notre étape du jour (du moins sur une grande majorité de celle-ci).

Ensemble, nous avons causés de tout et de rien, nous avons refait notre monde, juchés sur nos destriers de carbone mais surtout nous avons partagé une expérience que seul ce genre de situation peut offrir.

Cette journée éreintante se termine dans un cadre idyllique, sur un bord d'étang à St-Eusèbe, à se remémorer son déroulé autour d'un solide apéritif franc-comtois et de rires à effrayer la faune locale.

Ainsi cette étape est à l'image de ce que ce type d'expédition peut être, à savoir un manège de bas, de haut puis de bas et de haut mais qui semble toujours se finir sur le même constat : amitié partagée et solidarité changent l'impact des bons comme des mauvais moments.

Un très grand merci à Olivier et à Titi.

Résumé de notre carnet de voyage

Titi, le chien d'un cycliste rencontré la veille, vient pisser dans les sacoches d'Alexandrine. Nous n'avions même pas démarré ! La journée commence bien pour certaines.

Nous roulons sur 70 km environ avec Olivier qui nous a retrouvé ce matin. Nous avons passé une excellente journée avec ce belge de 34 ans, mordu de voyages à vélo !

Nous quittons la piste cyclable à Chalon-sur-Saône, après y avoir pique-niqué sur les quais et avoir bu une bière en terrasse, en observant le balai des agents de nettoyage, français... Nous gagnons alors quelques kilomètres en coupant entre Chalon et Montchanin, mais nous gagnons surtout en dénivelé ! Cela a grimpé aujourd'hui, et sous le chaud !

Ce soir, nous nous arrêtons au bord d'un lac. Frisbee et bain collectif, de vrais gamins : il en faut peu pour être heureux !

Résumés individuels

Simon : Quelle journée ! Epreuve sans doute pour tout le monde, à différents niveaux. Pousser Alex dans les montées me fait travailler les bras ! (Je sais, Alex, que tu aimeras lire cela !) A chaque fois, c'est l'arrivée qui nous laisse un souvenir positif ou négatif de la journée : aujourd'hui, il sera positif. Ce petit lac est un endroit splendide, où nous avons joué comme des gamins. C'est ça, l'esprit « Petite Reine » : solidarité et fou rire...

Loïc : Pour changer un peu, commençons par la fin ! Mais quel étang magnifique, trouvé juste quand il le fallait. Après une journée aussi difficile sur le point physique que magnifique sur au niveau des paysages traversés. Comment ne pas parler d'Olivier, ce belge qui a partagé un bout de chemin avec nous ? Grande rencontre. Ce type est unique. Première fois aussi que je me fais poser un garrot, sans hémorragie ! Merci Simon ! SAUCISSON !

Alex : Aïe, aïe, aïe, dure journée... On a bien roulé, on a bien rigolé, mais j'en ai surtout chié... Remise en question. Que fais-je ? Continue-je ? M'arrête-je ? A l'heure où j'écris, je ne sais toujours pas... Heureusement que nous avons trouvé le lieu idéal pour nous poser. La baignade m'a fait le plus grand bien et m'a

redonné le moral ! Ouf, cela remet du baume au cœur et remotive pour la suite. Affaire à suivre.

Flo: Bon, par où commence ? On est finalement parti à 5, tout compte fait. Comme hier, le fait d'être accompagnés par des inconnus donne une belle dimension à ce voyage. Apprendre à se connaître en pédalant, c'est une situation qui doit plaire à Simon (je dis une méchanceté parce qu'apparemment, ils font des vacheries dans mon dos en ce moment). Maintenant, les sujets qui fâchent... Je suis inquiet pour mes copains/copines. Les voir souffrir, ça rend la chose particulière. Je n'arrive pas à trouver les mots pour les reconforter, c'est assez frustrant. Pas plus que je n'arrive à trouver les mots pour qualifier leur courage. Cette fin d'étape à l'étang de St-Eusèbe résume bien ce que ce genre de voyage peut amener : de la souffrance, de la joie intense, et du Pont !

Jeudi 12 Juillet

Résumé quotidien publié sur notre site

Il y a des jours comme ça où tout semble rouler tout seul. Les mollets allégés par l'euphorie d'une bonne nuit et la fraîcheur d'une belle matinée, nous reprenons la route depuis St-Eusèbe jusqu'à Pouilly-sous-Charlieu, au bord du Loire.

S'enchaînent alors un petit déjeuner festif, une route agréable au bord d'un charmant canal le long duquel nous aurons su faire entendre nos plus beaux chants à de nombreux pêcheurs. Puis avant même de nous en rendre compte, nous voilà transportés aux portes de la basilique de Paray le Monial. Nous y retrouvons Timothée (le frère d'Alexandrine, de passage), Camille et leur petite Zélie et partageons ensemble un repas. Soucieux de notre objectif principal, à savoir rouler jusqu'à Barcelone, nous dévorons chacun l'équivalent d'une ration raisonnable de trois personnes.

Et la route reprend, les kilomètres sont avalés, les paysages défilent, le tout sous une chaleur plombante. Une certaine monotonie s'installe, mais cela n'était pas sans compter sur les talents innés de notre estimé rouleur Florent pour faire rire les autres, malgré lui.

Voyez-vous, sur une piste cyclable, il existe des barrières qui assurent le seul passage aux cyclistes et piétons. Ainsi une première barrière est évitée et dans un geste nonchalant, Florent marque un stop. Sa prudence est saluée par Loïc. Florent redonne un bon coup de pédale pour reprendre sa vitesse mais ce qu'il mésestime, c'est que comme les trains, une barrière peut en cacher une autre.

Le voilà donc lancé à "pleine vitesse" et se dresse face à lui, un monstre de bois, contre lequel il sait qu'il a d'ores et déjà perdu. Dans un geste désespéré, il se saisit de la barrière pour tenter de ralentir sa course effrénée et dans un résultat digne des plus grands trapézistes, laisse filer son vélo sous la barre, et finit lui, suspendu sur celle-ci. Tout ceci sous le regard amusé d'une assemblée conquise par le grotesque de cette prestation.

Florent, blessé dans son ego, finira le reste de la journée à l'écart du reste du groupe, incapable d'affronter les regards moqueurs de ses camarades.

Lui vous décrira une faute d'inattention causée par Loïc, la réalité en est tragiquement plus simpliste : Florent est une réincarnation du personnage de Pierre Richard, et qu'il le veuille ou non, il se retrouvera toujours dans des situations rocambolesques. Reste à espérer qu'il y aura toujours témoins pour immortaliser ces moments de génie involontaire.

La journée se termine au camping de Pouilly, avec quelques hématomes pour certains, mais surtout l'agréable sensation que les moments que nous vivons resteront inscrits dans nos mémoires, au regret peut-être de certains.

Résumé de notre carnet de voyage

- Nous avons franchi la Loire ! Et ce matin, nous avons même franchi la ligne de démarcation. On est chez nous !
- Nous mangeons vers Thimothée et Camille Vinsu, et leur bébé Zélié, à Paray-le-Monial, ce midi, au restaurant.
- A Montceau-les-Mines, Loïc perd un caleçon sur la route.
- Nous avons suivi le Canal du Centre à travers le « bocage » charolais et ses vaches extraordinaires, puis la Loire depuis Saint-Yan après Paray.
- Visite de l'église romane de Buggy (la première visite préparée par Alex !) : quelques détails marrants !
- H+1 après le réveil : après la première gorgée de café, Simon retrouve la parole. On a compris quel était le moment décisif, mais on cherche toujours en revanche quand est-ce qu'il s'arrête de parler dans la nuit...
- Après Buggy, Flo s'écrase contre une barrière au milieu du chemin... la 35^{ème} que nous franchissons... Loïc était justement en train de louer ses qualités et sa prudence ! Son vélo a continué tout seul pendant que lui s'est enroulé autour de la barrière...
- Tout le monde a fait caca !

Résumés individuels

Simon : La matinée la plus parfaite, en chantant (j'ai en partie perdu ma voix...) et en faisant des acrobaties le long du Canal. Ce soir, on s'interroge sur la « faisabilité » du trajet, mais... hardi les gars, comme on disait à Rome ! On s'entend toujours aussi bien, et cela me rassure, au vu des difficultés du trajet

éprouvées par bcp. Alex a retrouvé du baume au cœur – et le passage par Paray y est pour quelque chose – et cela fait plaisir. Le genou de Loïc, après le garrot d’hier, se porte mieux.

Allez, « hardi les petites reines » !

Flo : Où sont les carreaux, j’y vois rien ! Pont + lumière = 0. Bref, une belle journée. On a roulé comme des bœufs, et je suis content de me coucher oins inquiet qu’hier. Etonnamment, aujourd’hui, c’est moi qui ai quelque peu peté les plombs. Mon côté loup solitaire a pris le dessus, mais ce qui est formidable, c’est que maintenant, je reviens vite à la raison. Et ce miracle ne tient qu’à un mot, amitié. Je suis heureux d’avoir trouvé sur ma route de débauches des amis qui sont capables de gérer ce côté chiant de ma personnalité, et qui me donnent envie de dépasser ce trait de caractère typiquement boche du Haut-Doubs. Merci à vous, sincèrement, et désolé...

PS : Nique sa mère le Pont 2, le retour...

Alex : Aujourd’hui était la journée du choix. Puisque vous lisez ce mot, vous pouvez deviner la réponse... Pourquoi je reste ? Parce que je me suis engagée, parce que je veux aller jusqu’au bout du périple, parce que c’est ce que j’ai prévu de faire : aller jusqu’à Barcelone à vélo. Et puis aussi, malgré tout parce que je me sens bien avec ces trois petits rois qui me servent de compagnons de route, et qui se soucient de mon bien-être. Alors oui, j’ai peur, mais je suis contente d’être là, jusqu’au bout !

Loïc : grosse journée, la troisième ! Très redoutée, pour ma part ! Finalement, la journée s’est plutôt bien passée, les kilomètres ont défilé assez rapidement. Malgré tout, la fatigue commence à se faire sentir chez tout le monde et particulièrement chez moi. Chose notable, la véloroute bien que droite au possible nous a offert des paysages sympathiques. Et puis, Florent nous a fait du grand Florent. Un grand moment parmi tant d’autres, tant de bonheur partagé ! Vivement la suite. Et les Montagnes.

Vendredi 13 Juillet

Résumé quotidien publié sur notre site

Réveil. Déjeuner. Cailloux. Perdus. Montées. Descentes. Montées. Descentes. Montées.

Faim. Pas de magasin. Repas chez les Moines.

Montées. Descentes. Montées. Descentes.

Arrivée à Moingt. Porte bagages cassé. Pierre à la rescousse. Repas posé chez lui. Concert.

Bref. Une journée telle qu'on les aime, faites de petites galères et de grands moments de partages, de rencontres et d'amitié.

Ps. Pour plus de renseignements, n'hésitez pas à nous inviter à partager un repas dès notre retour.

Samedi 14, ou vendredi 13 bis.

Jour de fête nationale, les magasins sont fermés, c'est bien normal... mais c'est pourtant bien aujourd'hui que Florent-Pierre Richard a décidé d'éclater son pneu, au beau milieu de nul part... Après une réparation digne des petites reines, voilà Loïc et Flo partis en voiture à Saint Étienne tandis que nous surveillons les vélos... à l'ombre d'un camion !

Comment retranscrire au mieux cette journée ? Nous parlions de montagnes russes émotionnelles il y a quelques jours, alors restons sur cette image.

Maintenant imaginez une formidable montée grâce à la nuit passée chez Isabelle et Pierre mais surtout imaginez une longue descente. Mais pas n'importe quelle descente, plutôt celle du genre qui vous ballote dans tous les sens, teste votre aptitude à rester accroché au wagon et à ne pas rendre votre petit déjeuner.

Tout commence par une visite chez le docteur Simon. Florent se plaint d'une drôle de sensation dans la roue arrière. Le diagnostic tombe comme un coup de massue : une hernie pneumatique, il faut soit se débarrasser du cycliste soit changer de pneu, un samedi 14 juillet. Après un regard vers le bas de la falaise, et une petite hésitation, le groupe se ravise et docteur Simon (que l'on nomme aussi le Mac Gyver de la ficelle), pose un garrot artisanal pour atteindre le seul commerce ouvert du coin, quelques kilomètres plus loin. Nous entrons plein d'espoir dans le Super U, et nous sortons brocouille. Étant dépités nous errons sur le parking et c'est alors que nous rencontrons Guillaume. La situation se débloque enfin, nous attendrons sur le parking pendant que le reste du groupe sera amené par une âme plus que charitable dans un Intersport à côté de Saint Étienne. Merci à Guillaume, qui aura joué les chauffeurs au grand cœur.

Un retard accumulé d'une bonne tripléte d'heures, le groupe repart dans l'ascension du Massif Central. Personne n'ose réellement lever les yeux au ciel, sait-on jamais, peut-être qu'en ne regardant pas les nuages d'un noir cauchemardesque, ils disparaîtront comme un mauvais rêve. Un grondement se fait entendre, la pluie chue sur les visages, le mauvais rêve rappelle brusquement sa pénible existence. Merci à Florent, qui aura joué les porte-poisses au grand cœur.

La journée se termine à Fraise, petit village perdu dans le Massif, dans un sec tout relatif. Il ne pleut plus, mais nous sommes entourés d'un ciel noirâtre. Florent se lance dans un pronostic climatique : " Mais non, les nuages partent".

Le regard de ses compères tout aussi menaçants que le ciel se tournent vers lui. "T'en as déjà assez fait aujourd'hui", semblent ils vouloir dire, se remémorant peut-être cette fameuse falaise avec une pointe de regret.

La nuit tombe, la fatigue écourte une journée bien longue. Au loin retentissent des détonations, mais elles sont bien trop rapprochées pour être d'origine météorologiques. Le 14 juillet et ses festivités battent leurs pleins, et sans qu'on ne puisse en apercevoir un bout, nous rappellent que la civilisation n'est pas si lointaine et que demain sera un autre jour.

Le matin même de cette journée, Alexandrine nous rappelait que dans les difficultés, les amitiés se révèlent au grand jour. Nul doute que celle-ci sont fortes à présent, car la journée s'est terminée encore une fois sur des rires et sans meurtre.

Dimanche 15 Juillet

La nuit, malgré un confort rudimentaire, a été plutôt confortable, comme si dans sa bonté ou sa pitié, Orphée avait voulu offrir un nouveau départ à notre petit groupe.

Les yeux s'ouvrent, nous sommes bercés par le chant des hirondelles, les sauterelles semblent sauter sur nos tentes, nous sortons progressivement de notre torpeur. L'on se prend alors à espérer un jour plus apaisé, avant d'être ramenés brusquement à la dure réalité : le chant des hirondelles cesse, le bruit des sauterelles tapant sur la bâche s'intensifie. Il ne faut pas plus de quelques secondes à Simon pour comprendre la situation. Ni une ni deux, il jette son corps encore alourdi par le sommeil en dehors de sa tente et accourt dans tous les sens pour récupérer le linge pendu la veille. De mémoire d'homme, jamais notre estimé président ne s'était levé aussi vite. C'est que le bruit des sauterelles était en fait celui de la pluie se heurtant sur nos abris de fortune. Plus tard, Simon confira vouloir remercier chaleureusement Loïc, celui qui avait la veille déclaré : "Laissons nos habits dehors, même avec l'humidité ambiante, ils seront d'avantage secs".

Par chance, l'averse n'était que de courte durée, et le petit déjeuner a pu être pris sous un soleil réconfortant.

Les premiers kilomètres se font dans un cadre brillamment décrit par Simon comme "Le Haut Doubs mais avec des maisons du Sud". Grâce à quelques bosses bien remontées, les mollets commencent à chauffer et à se tétaniser. Voilà d'ailleurs qui résumera à merveille notre journée : du magnifique, mais "fouya*, ça monte".

Nous enchaînons les vallées et montées interminables. De fil en aiguille, l'atmosphère devient pesante, la veille bien ancrée dans les esprits pèse sur les consciences.

Nous nous installons le midi au pied de l'église de St-Paulien. Dès son arrivée, Simon s'écrie, comme si une mouche l'avait piqué. Il jette son dossard à terre et jure à en rendre un Saint sourd. "Je me suis fait chier dessus par un pigeon", s'exclame le nouvellement inauguré caniveau itinérant. Quelques minutes plus tard, c'est Loïc qui sacrifia deux de ses doigts les plus chers afin d'offrir pitance à ses compères, en voulant rattraper à mains nues le réchaud bien trop chaud tombé par terre. Alexandrine, quant à elle, a été

poignardée par Simon voulant lui aussi rattraper le réchaud, un couteau à la main. En dehors de cela, tout va bien...

Quant à Florent, nous direz-vous ? Les infortunes s'accumulent autour de lui, et pourtant en dehors de son incapacité concrète à réaliser des photos sans trente foutues minutes de préparation, rien ne transparait, et rien ne lui tombe dessus.

Nous remontons sur nos vélos, convaincus d'avoir rempli notre quota de pépins pour la journée. Et effectivement, en dehors de quelques gouttes et de la centaine de côtes à monter, cet après-midi nous a livré des paysages et lieux à couper le souffle.

Le Puy-en-Velay atteint, la chaude ambiance d'une ville en ébullition à quelques heures d'une finale de la coupe du monde se rappelle à nous. Après mûres réflexions et amers regrets, nous laissons derrière nous cette opportunité de suivre la finale sur écran géant et reprenons la route. Mais nous ne renonçons tout de même pas à cet événement : c'est juché sur nos vélos et dans les dernières côtes qui nous séparent de notre lieu d'arrivée que nous suivons tant bien que mal cette importante affaire.

Arrivés au camping du sublime village de Goudet, nous nous délectons de tous les plaisirs : douche, couscous, fondant au chocolat, et lavage de nos affaires, nous ne nous refusons rien. Nous avons mérité chacun de ces traits de confort à la sueur de notre front (et pas que).

La veille, nous nous sommes tous couchés avec, dans notre esprit, l'envie de croire que demain serait un jour différent. Nous n'avons pas été déçu du programme. Nous en avons bavé, Ô que oui. Mais nous avons parcouru et découvert des lieux magnifiques.

*Notre ami Pierre nous a appris que cette expression typique du coin, retranscrivait l'étonnement

Lundi 16 Juillet

La peau de l'estomac bien tendue, une odeur d'huile d'amande se dégageant encore de nos corps fraîchement douchés, nous reprenons la route avec un frisson nouveau et prêts à en découdre une bonne fois pour toute fois avec le Massif Central.

Et ça tombe bien, le Massif a l'air bien décidé à ne pas nous laisser partir si facilement et nous offre sa première tarte dès les premiers mètres de notre étape. Ce petit coup de cul en guise de petit déjeuner nous rappelle les efforts rendus la veille, sans pour autant nous décourager : nous pédalons sans sourciller jusqu'à atteindre Saint Paul de Tartas, lieu estimé par notre président comme l'ultime rempart montagneux.

Saint Paul de Tartas atteint, s'organise alors un repas improvisé avec les trouvailles locales : les succulents biscuits "La Pouzzolane du Velay" et le fromage sobrement dénommé la "Bassoise aux Artisous". Si ce nom ne vous dit rien, laissez-moi vous décrire ce chef d'œuvre de l'artisanat auvergnat, même si les mots ne remplaceront pas le feu d'artifice gustatif procuré par l'ingestion d'une tranche.

À l'ouverture du simple film protecteur, une odeur à vous déboucher du palais jusqu'au sphincter vous remonte aux narines. Imaginez ensuite une couenne si épaisse que la datation au carbone pourrait nous faire remonter aux débuts de la machine à vapeur.

Visuellement, cette couenne est ce qui s'apparente à une Constantinople de microbes, des édifices de moisissures se dressent fièrement comme autant de témoins d'un glorieux passé où les seuls êtres vivants étaient bactériologiques. Puis vient le moment de la coupe qui nécessite force et conviction. Se dévoile alors plusieurs strates de fromage : une partie d'un jaune profond, proche de la couenne, que nous choisirons d'appeler la "zone danger", son goût plus que prononcé étant censé avertir le palais égaré de l'imminence d'un danger (la couenne). Suivie d'une seconde partie au goût étonnamment crémeux malgré une consistance ferme.

Couplé aux délicieux biscuits à la verveine, une orgie gustative se livre à nous. Notons aussi la charmante tenancière de l'épicerie/restaurant, au poste depuis

une soixantaine d'années, qui nous aura fait retrouver le temps d'une discussion la Vieille France.

Ce repas s'achève sur la rencontre impromptue avec des touristes franc-comtois, là, au beau milieu de nulle part. "Trevillers ! Moi chui de Frambouhans !" s'exclame Simon, ravi de retrouver l'un de ses semblables, dans un cadre si proche de son Haut Doubs natal.

Nous reprenons ensuite la route de plus belle, malgré un ciel menaçant, qui très vite va se rappeler à notre groupe. À tel point que la décision est prise de s'abriter sous l'abri bus de Lesperon. Le groupe dans sa majorité prend la chose avec philosophie, Florent lui, paraît inconsolable. Le regard vide, plongé dans cette pluie qui ne semble jamais cesser, laissant de temps à autre échapper un râlement. Il est très justement comparé par Alexandrine à un enfant privé de sortie et qui de sa fenêtre, contemple envieusement ses camarades jouer dehors.

Quelques longues minutes plus tard, la pluie se calme, laissant l'occasion à notre groupe de poursuivre son périple jusqu'au col de Chavade. L'ultime descente tant attendue se présente enfin devant nous, et nous plongeons sur cette longue et périlleuse route, dans les gorges de l'Ardèche.

Et quelle descente. Le paysage est ahurissant et défile à toute allure : les montagnes imposantes nous font saisir toute la hauteur de nos efforts des heures et jours précédents. La froideur mordante du haut du col se fait très vite oublier.

Petit à petit, le paysage change, l'environnement de haute montagne laisse place à une vallée aride, et les premières cigales commencent à se faire entendre. Nous y sommes, les portes du sud sont devant nous.

Et le premier contact avec la faune locale ne se fait pas attendre. Mayres, charmante bourgade blottie dans les gorges et traversée de part en part par un bon millier de camions par heure, est le village choisi par notre petit groupe pour se réapprovisionner en pain.

Pas soucieux pour un clou quand bien même une localisation douteuse, Simon entre dans ce qui sera le tombeau de sa patience.

Une première conversation entre la boulangère et un autochtone local met la puce à l'oreille de notre courageux président. Il ne comprend pas un traître mot de ce dialogue, qui se finit en engueulade à propos d'une histoire de pain aux myrtilles, le tout en patois.

Son tour venant, Simon s'avance avec aplomb, pensant peut-être qu'en évitant le fâcheux sujet du pain aux myrtilles, il passerait au travers des gouttes. Que nenni, se lance alors un looooooong dialogue de sourd entre un Simon soucieux de faire bonne figure et une boulangère d'avantage préoccupée par occuper l'espace sonore que par vendre du pain. L'arrivée de Florent dans le magasin est la goutte d'eau qui fera déborder le vase déjà trop plein. Celui-ci souffle non-chaland à l'oreille de Simon. "C'est normal que je ne comprenne rien à ce qu'elle dit ?". Pris d'un fou rire, Simon tente de garder son sang-froid et essaye de poursuivre une conversation qui, de toute façon, partait droit dans le mur de la cohérence. Le devoir de narrateur chevillé au corps, je me dois de retranscrire au mieux les faits. Voici donc un court extrait de ce quiproquo interminable. Il va de soi que dans un souci de réalité, nous avons transposé ce dialogue en français sans altérer les sonorités de cette langue si particulière qu'est le "Vallédardechois" :
"Yous dourmez zoù ?"

"Nous on fait du camping sauvage"

"Yé un nouvo camping"

"Oui mais nous on dort en camping sauvage"

"Yé nouvo camping sovaj, tenoug par des jeunes sympa"

"Non mais on s'installe où on peut et veut, sans que ça ne soit un camping où l'on paye "

"Yous pouvé zy alléé y sont sympa et pas trou chères"

Puis sans avoir demandé quoi que ce soit, nous déchiffrons tant bien que mal les informations suivantes :

- L'existence d'une fille faisant du vélo le long de la Loire, et ça, ça nous a fait de beaux mollets.
- La possibilité de retirer de l'argent dans un village au nom incompréhensible, malgré avoir fait répéter plusieurs fois le dit nom. Tueulousse ? Toutatim ? Toulelix ? Nous cherchons encore.

Nous sortons bien difficilement de la boulangerie. Mais la conversation ne se termine pas pour autant, car nous voilà escortés par la boulangère qui ne tarit pas de commentaire. "Yé draul leuh mossieur" clame notre nouvelle compagne de route en pointant un Simon maintenant hilare. Le temps se faisant pressant, nous tentons de nous débarrasser de notre

envahissante comparse en chevauchant nos vélos et poursuivant notre descente. Nous entendons cependant encore au loin notre infatigable moulin à paroles qui hurle à nos oreilles la suite d'une conversation qu'elle avait entreprise de terminer, coûte que coûte. La légende veut d'ailleurs qu'elle poursuive encore aujourd'hui notre conversation sur la route qui nous sépare de sa boulangerie.

La journée se termine au camping de Lavelade. Exténués, mais pas peu fiers de cette journée, nous nous retrouvons autour d'une bouteille de Pastis, histoire de fêter dignement notre arrivée.

Mardi 17 Juillet

Le jour se lève sur le camping de Lalevade, les fortes bourrasques de la veille se sont tues.

Nous poursuivons sur le court bout de vallée qu'il nous reste à parcourir avant d'atteindre finalement Aubenas et sa place forte. Enfin un panorama enviable après plusieurs minutes plongés dans une vallée baignée dans les odeurs de pot d'échappement !

Nous nous installons à la terrasse d'un café bordant l'église Saint Laurent. Nous sommes accueillis par une procession que l'on croirait tout droit sortie de la période de l'Inquisition. Nous les regardons passer silencieux, redoutant que nos bronzages nous fassent passer pour des Maures et nous amènent directement à la case bûcher.

Nous replions bagages après un bon café, mais voilà qu'un coup du sort s'abat une nouvelle fois sur Simon. Au moment de repartir, une comète blanche liquide venue des cieux finit sa course sur la sacoche du pauvre homme. À peine eut-il réalisé son malheur, qu'une nouvelle fois, la malédiction frappe. Nous levons les yeux pour apercevoir l'origine de ce méfait et distinguons deux séants de pigeons tendus tout juste au-dessus du vélo du malheureux. Cet acharnement des volatiles sur notre Simon nous laisse pantois tout autant qu'amusés. Qu'a-t-il bien pu faire à ces oiseaux de malheur pour être la cible perpétuelle de leur défection ? Frapperont-ils encore ?

Nous reprenons la route et sillonnons un chemin qui transpire le sud et les chaudes vacances d'été. Des rivières rocailleuses, des ponts à plusieurs arches, des villages à flanc de colline, des champs de vignes à perte de vue, le chant des cigales assourdissant, tous les clichés que l'on peut se faire lorsque l'on pense au sud semblent s'agglutiner le long de notre route.

Et d'ailleurs, la chaleur elle aussi a bien répondu à l'appel. Le soleil brûle tant et si bien que nous essayons de rouler au rythme des quelques nuages qui ont répondu présents. Chaque coin d'ombre est savouré comme un plaisir sans pareil. Les églises ne sont plus uniquement des lieux de foi, mais de véritables oasis de fraîcheur dont même les plus païens d'entre nous profitent sans se faire prier.

Malgré tout nous avalons les kilomètres, sans aucun doute ragailardis par les nombreuses côtes du Massif et l'ivresse de se retrouver dans ces terres qui chantent le sud.

Et pourtant, les sudistes semblent vouloir nous mettre des bâtons dans les roues. Là, une piste cyclable dont les premiers mètres bétonnés laissent songeur, avant de se transformer au détour d'un virage en une piste de VTT fraîchement balisée. Ici, un vieux qui, prétextant être jurassien, se montre bien trop entreprenant et tactile avec notre petite reine Alexandrine.

Plus loin dans un LIDL, un vieillard pingre qui tape un scandale pour un prix supposément 40 centimes plus cher qu'escompté. Pas dégonflé, voilà qu'il fait appel à la responsable, générant un bouchon monstre à la caisse choisie avec lucidité par nos coursiers volontaires.

Après avoir triomphé non sans gloire de ces épreuves, vient le temps du campement, un champ à proximité d'un cimetière fera notre affaire. Les tentes montées et deux verres de Pastis ingurgités par tête de pipe, une assemblée extraordinaire des Rois de la petite reine s'improvise. Le thème ? La destination de notre prochain voyage.

Se déroule alors un match entre deux poids lourds du cyclotourisme. À ma gauche Berlin, défendu bec et ongle par le plus germanique de la bande, Florent. À ma droite, la côte Atlantique française, portée avec conviction par le plus chauvin de l'équipe, Simon.

Les arguments sont distribués comme autant de frappe dans un match de boxe : "J'vous garantis un pied à terre à Haartmansdorf !" peut-on entendre résonner au beau milieu de la campagne gardoise. "J'vous offre de connaître votre pays sur le bout des doigts !".

Finalement, la victoire est concédée par KO démocratique suite à un vote à main levée, l'éloquence de Simon ayant même fini par convaincre Florent de renier ses propres racines teutoniques et de joindre sa voie au beau projet. Ça sera la côte Atlantique française.

Ce combat titanesque ne s'est pas fait sans heurts. Voilà qu'au loin nous sommes épiés par des voisins que l'on imagine circonspects de voir pareille assemblée dans le champ attenant.

Un étrange ballet de va-et-vient se fait au loin : une femme sort, rentre, ressort avec un homme, puis les deux silhouettes disparaissent, pour finalement

réapparaître quelques minutes plus tard, toujours le regard porté sur notre camp de fortune.

Soucieux de montrer patte blanche, nous commençons à ranger discrètement les différents éléments qui pourraient porter à croire à l'œil non averti que nous ne sommes qu'un groupe de bandits de grand chemin. "Rangez un peu ce merdier, ça fait un peu trop camp Romano". Ni une ni deux, la bouteille de Pastis disparaît presque aussi vite qu'elle a été entamée, et tout objet un tant soit peu aiguisé est gardé à portée.

«On ne sait jamais, si le paysan nous charge à la fourche, nous saurons répondre».

Notre bout de terrain devient alors une ZAD, le nouveau Notre-Dame des Landes, convaincus que notre cause, à savoir pouvoir dormir dans la sérénité après une longue journée de vélo, triomphera au grand jour. Ce qui est formidable, c'est qu'un campement est un véritable arsenal pour les esprits les plus imaginatifs (et quelque peu éméchés). Nous disposons de rations qui devraient pouvoir nous faire tenir quatre, cinq heures sans sourciller, d'un réchaud à gaz, d'un frisbee de plage, d'un bâton, et surtout de la plus grande des armes... de la ficelle, qui dans les mains de notre Mac Gyver couturier Simon peut être classée comme arme de destruction massive.

À peine nous nous réfugions dans nos tentes que déjà, un hélicoptère apparenté au GIGN (certifié par notre guetteur "pastissé") passe au-dessus de nos têtes. Mais nous sommes bien décidés à ne pas lever notre camp sans nous battre, quitte à y laisser nos forces et nos vies. La ZAD Saint Julien de Cassagnas sera le porte-étendard du combat pour tous les voyageurs qu'il veulent pouvoir dormir et se torcher où bon il leur semblera !

Mercrredi 18 Juillet

Au loin un coq déploie toute son énergie pour nous sortir de notre torpeur. La nuit a été rude et les yeux s'ouvrent péniblement, mais nous constatons avec joie que notre front a tenu bon : nous n'avons pas été délogés, ni attaqués durant la nuit. Convaincus que nos voix ont été entendues et que notre détermination aura fait plier notre voisinage menaçant, nous levons notre camp.

Nous enfourchons nos vélos en direction d'Alès, avec l'entrain et la volonté des explorateurs du nouveau monde. Quels mystères cette ville au nom qui chante nous réserve-t-elle ?

Eh bien par où commencer ? Serait-ce par son magnifiquement bordélique centre-ville où le doux chant des cigales a laissé place aux bruyants tapotements des marteaux piqueurs ? Ou peut-être par son dédale de quartiers de style "Cages à poule" planté là, au beau milieu de la ville ? Ou bien encore par son incroyable double sens giratoire à faire tourner la tête des braves usagers de la route ?

Braves usagers de la route dont la gentillesse et l'amabilité avec les cyclistes sont à saluer par ailleurs. Ils ne manqueront pas de vous signaler l'intérêt qu'ils vous portent en vous délivrant majeur au vent, queues de poissons et autres manœuvres tout droit issues du manuel de l'automobiliste gros connard.

Pressés par le temps, nous laissons ce petit bout de sud derrière nous et retrouvons à regret le calme d'une petite route perçant les vergers. Nous pédalons à bon rythme toute la matinée avant d'être rappelé à l'implacable réalité du terrain : une chaleur à vous donner le tournis pèse au-dessus de nos têtes.

Impossible de continuer plus loin sous un tel cagnard, si bien que nous décidons de faire une halte sur la place de Sauve et de nous y installer pour nous restaurer. S'improvise alors une sieste post-digestive à l'ombre des arbres, comme si le sud déjà commençait à prendre possession de nos corps. Nous reprendrons la route quelques heures plus tard.

Quelques volées de pédales plus loin, nous voilà comme transportés au beau milieu d'un désert profond. Nous regardons hébétés tout autour de nous, à la recherche du moindre signe de vie : rien, pas une seule âme qui vive, juste une étendue de buissons secs à perte de vue. Pas un pet d'ombre à l'horizon, la seule

solution est de rouler avec suffisamment de vigueur pour profiter de la fraîcheur toute relative de la vitesse.

Fascinés, ce décor nous évoque la grande route 66, signe d'une mélancolie qui emprunt tous les grands voyages ou d'un délire général provoqué par un coup de chaud.

Ce calme pesant est interrompu par le vrombissement d'un moteur au loin, suivi par une voiture que l'on croirait sortie d'un Paris Dakar.

C'est au milieu de ce nulle part très justement appelé "le Nouveau Mexique français" par Simon et Loïc, que se dresse la ville de Pompignan, dans laquelle au détour d'une fontaine, s'organise un parc aquatique inauguré en toute hâte par Simon et Alexandrine. Tous deux se jettent la tête la première dans cette fontaine comme deux nomades qui auraient traversé le Sahara de part en part.

Notre périple désertique reprend, dès la sortie de Pompignan, mais cette fois-ci l'horizon laisse place à de grandes collines qui nous entourent et semblent se resserrer sur nous. Dans un trait de lucidité, Loïc présage : "Vous inquiétez pas, on ne montra pas là-haut ! Regardez là-bas, y a un creux, on va passer entre à coup sûr !". Et il a eu raison le bougre, nous sommes effectivement passés entre deux collines. Sauf que pour atteindre ce creux, il nous a fallu nous coltiner une jolie petite côte de 2/3km. En plein soleil.

Une ascension qui sera notre Ventoux à nous, un défi après plus d'une semaine de vélo. Les mollets piquent, la sueur dégouline, "la raie fait chéneau" comme dirait l'autre. Mais le paysage qui s'offre à nous est une véritable récompense gagnée à la sueur de notre front, et le dépaysement est total lorsque l'on repense à notre Doubs natal.

La tumultueuse route passée, nous voilà projetés à vive allure sur une belle départementale en direction de Saint Martin de Londres, sur laquelle, coup du sort, nous croisons un couple de franc-comtois en perdition. Pas plus avancés qu'eux quant à la géographie d'une région que nous découvrons minute après minute, impossible pour nous de les aiguiller. Nous repartons chacun de notre côté.

Nous nous octroyons une pause méritée sur la charmante place de Saint Martin de Londres. Là, bercés au son des commérages du "Conseil des anciens" réuni autour de la fontaine, nous savourons un moment nos premières glaces partagées ensemble, et dont la fraîcheur suffit même à convaincre Loïc, peu enclin d'habitude à ces saveurs glaciales.

Au moment de reprendre notre aventure, nous apercevons au détour d'un coin de rue, un vieux clocher.

Intrigués et surtout soucieux de ne pas trop brusquer notre digestion post glacière, il n'en faut guère plus à notre groupe pour se diriger en direction de cette petite pointe dépassant des toits en brique. Après avoir franchi une courte mais intense côte et un étroit porche, nous sommes plongés dans un autre temps : se présente à nous plusieurs bâtisses faites de vieilles briques, dont une église, que nous ne manquons pas de visiter.

Voilà qu'au moment de ressortir, nous sommes alpagués par un homme portant une canne. Sans rien demander, il commence tout naturellement à nous conter l'histoire de ce lieu. Quelques fois caustique, toujours savant sans jamais être pédant, son récit et son éloquence nous font voyager au travers les siècles : des chapelles wisigothiques à la Révolution française, tout y passe. Ses mots font apparaître au grand jour des détails qui pourtant, étaient là sous nos yeux, mais que nous n'avions pas relevés lors de notre première visite. L'absence d'escaliers pour monter à la chaire, la partie rénovée, les gravures sur les briques, etc, ce seul bâtiment est chargé d'anecdotes croustillantes.

En nous quittant, il a eu cette phrase qui nous aura je pense tous touchés et qui définit l'état d'esprit dans lequel nous sommes partis : "Vous n'êtes pas des touristes, mais des visiteurs".

Oui mais voilà, les visiteurs ont traversé les couloirs du temps et se retrouvent à présent un peu trop dans le futur et très en retard.

Nous voilà pris en tenaille : au loin un orage menaçant, mais aucun lieu pour camper, la rocaille de la garrigue étant un frein définitif à toute installation.

En toute hâte, décision est prise d'établir un camping au premier endroit venu qui nous garantirait de l'eau et un sol plus accueillant. Nous errons dans Viols le Fort désespérés, jusqu'à rencontrer une cycliste. Une franc-comtoise, encore une, mais jurassienne. Pas dégonflé Simon se lance. Il ira même jusqu'à désavouer ses origines du Haut Doubs pour créer un peu de lien, espérant toucher la corde sensible. "Moi chui de Dampierre !" clame-t-il sans frémir des genoux. Mais malgré des efforts incommensurables (imaginez à quel point il devait être désespéré pour renier ses origines), il nous faut nous résigner : personne ne veut de nous.

Un choix cornélien se présente alors : soit un terrain sur lequel un SDF a élu domicile mais n'a pas donné signe de vie depuis plusieurs semaines, soit un petit

bout de terre situé en bord de route à côté du cimetière. La peste ou le cholera ?

Nous choisissons le cimetière pour la simple raison qu'au moins, on aura de l'eau à portée, et la route étant proche, on en partirait d'autant plus vite. Nous nous installons dépités, la pluie commence à tomber, les moustiques nous dévorent, le sol est une saleté sans nom dans lequel aucun piquet de tente ne peut être planté.

Pris d'un coup de folie, Loïc et Florent se jettent sous la pluie, espérant bien profiter d'une douche gratuite pour se débarrasser de la crasse accumulée durant la journée. Mais même cela leur est refusé, la pluie étant d'une intensité trop faible.

L'on se couche avec la promesse de ne jamais faire pire camping.

Jeudi 19 Juillet

À notre grande surprise, notre nuit partagée avec les morts de Viols le Fort a été plutôt reposante. De plus nous nous réveillons aussi secs qu'au coucher, l'orage nous ayant fait une fleur. Cependant, jamais nous n'avons été aussi pressés de sentir la selle sous nos fesses. N'est laissé aucun temps mort (sans mauvais jeu de mot), chaque geste étant millimétré avec la rigueur de celui ou celle qui, après une histoire d'un soir, cherche à prendre ses jambes à son cou le plus vite et tôt possible.

Nous laissons derrière nous ce douloureux souvenir et reprenons notre aventure. Les routes vallonnées de la veille laissent place à de belles et longues descentes. Nous croisons notre cinquantième Pont du Diable, qui inspirera cette judicieuse remarque à Alexandrine : "Mais il est un peu bête ce Diable, à force il n'a pas compris qu'à chaque fois la première âme qui passe le pont est soit un chien, soit un curé ?".

Les villages s'enchaînent, l'itinéraire est suivi avec précision. Chaque croisement de route un tant soit peu confus donne lieu à une pause pour analyser la situation. Florent, l'éternel tête en l'air, rate un départ après l'un de ces briefings. Le voilà parti dans une course folle pour rattraper le groupe, qu'il ne rattrapera jamais. Évidemment, prendre la route de Saint Bauzille de la Sylve pour aller à Saint André de Sangonis, quelle idée n'a-t-il pas eu, il aurait dû tourner directement à droite à la sortie de Lagamas !

Après une bonne vingtaine d'appels passés, Florent retrouve le reste du groupe où il est tenu de répondre de ses actes. Il plaide un réglage de sa montre, argument faiblement reçu par l'assemblée. "Heureusement que j'ai fait imprimer à chacun l'itinéraire" proclame le juge. Florent se défend en clamant ne l'avoir jamais reçu, mais là encore, l'assemblée reste perplexe. Sur le cadre de vélo de Florent figure bien un itinéraire, mais d'une sortie vélo précédente dans le Haut Doubs. Venant compte de cette circonstance, la séance est donc levée et l'accusé déclaré coupable mais en incapacité cognitive de prendre conscience de ses actes.

Plus loin, c'est au tour de Loïc d'aiguiller le groupe entier sur la mauvaise route. À sa décharge, cette mauvaise route se révélera être la bonne du fait d'une déviation nous empêchant de poursuivre l'itinéraire prévu.

Mais nous déroulons les kilomètres, chevronnés par les tonnes d'asphalte déjà avalées, dans un paysage devenu familier, trop peut-être. Une lassitude s'installe progressivement, renforcée par la fatigue et ce sentiment d'étouffer à chaque coup de pédale. Tout donne l'impression de déjà vu, et ces petits coups de cul réguliers n'arrangent rien.

La journée devra donc se poursuivre sous cette chaleur accablante et dans ce cadre monotone. Les mollets se tétanisent, les vêtements se gaugent de sueur et les gourdes se vident plus vite qu'elles ne se remplissent. Ce climat caniculaire nous ferait presque regretter le Massif Central. Et c'est là, au beau milieu de nulle part, que nous sommes témoins d'un phénomène physique extraordinaire. Au sommet d'une des nombreuses côtes, nous arrivons à bout de souffle. Tous s'arrêtent pour marquer une pause, mais Alexandrine, le pied coincé à son vélo par l'attache automatique, bascule. Lentement mais sûrement, elle se rapproche petit à petit de l'inévitable sol. Le temps semble se dilater et laisse aux autres la possibilité de lire sur le regard d'Alexandrine l'acceptation de celle qui sait son destin d'ores et déjà scellé. Elle s'en tire avec un joli hématome, et un gros coup de nerf qui sera vite remédié par la présence de toilettes dans le cimetière suivant.

Le ras le bol général gronde et bientôt une mutinerie se prépare. L'itinéraire concocté avec soin par Simon a semé les graines de la révolte, qui bientôt commence à germer. "À mort les chemins trop pentus !" "Je veux voir tata et tonton à Sérignan !" "Je veux voir Robert le biterrois !" "J'ai perdu mes sacoches !" scande la foule en colère. Cédant à la pression de la populace et souhaitant garder sa tête sur ses épaules, Simon cède : nous irons ce soir dormir à Sérignan chez Philippe et Marie Agnès, oncle et tante d'Alexandrine. Cette dernière prendra la nouvelle comme une décharge d'EPO et restera aux avant-postes du peloton jusqu'au dernier centimètre. De mémoire de cycliste pour retrouver un tel exploit, il faudrait remonter à ce bon vieux Lance Armstrong qui, chargé comme une mule, s'enfilait des cols en solitaire.

Mais ce revirement de situation a un prix, et nous voilà à emprunter des routes innommables pour parvenir à nos fins. Départementale aux allures d'autoroute, chemins de campagne touillés à la truelle (Loïc y laissera une chambre à air), tout y passe.

Simon et Alexandrine, partis en reconnaissance, iront même jusqu'à se rajouter une grosse vingtaine de kilomètres suite à un crochet improbable par Béziers. Ce doux nom de Béziers donne à présent à Simon des frissons. Il se couvre d'un mutisme à la simple évocation du mot, le regard perdu au loin, comme un vétéran revenu du Vietnam.

Heureusement, nous sommes reçus plus que chaleureusement par Philippe et Marie Agnès. Une baignade dans la piscine qui se termine par la prolifération d'un nouveau type d'algues, nées de notre crasse. Et un repas gargantuesque que Florent, dans un souci de gourmandise dissimulée sous une politesse de façade, engloutira comme un puits sans fond.

La journée se termine entre quatre murs, à l'abri. Drôle de sensation.

Vendredi 20 Juillet

Avant de commencer, je me dois dans le souci de déontologie qui est mien, vous faire ressentir et vivre du mieux que je peux nos bons, mais aussi nos mauvais moments. C'est de ceux-là dont il va être question. Cette page de notre carnet de bord commence donc par une courte mise en situation.

Il est de ces jours où rien ne va. On se lève du pied gauche et tout est d'ores et déjà plié.

Réfléchissez bien, nous avons tous vécu à un moment ou un autre ce genre de jour où l'on est seconde après seconde, ramené à la question existentielle : pourquoi je me suis levé ce matin ?

Maintenant imaginez-vous ce type de journée, avec dix jours de vélo dans les pattes et le devoir de rouler encore.

Tout commençait pourtant bien : une nuit entre quatre murs qui débouche sur un petit dej avec un vrai café chaud, sans avoir à replier nos tentes auparavant.

Mais arrive le moment solennel du départ en vélo.

D'habitude, j'aime ces moments-là, on est tous ensemble. Les regards se croisent. D'abord on emballe les affaires dans les sacoches, toujours, chaussettes, pantalons, sac de couchage. Ensuite on détache les vélos, toujours. Et là, on constate les dégâts de la veille, pas toujours avec gaieté.

Une hernie pneumatique est dès le kilomètre zéro constatée pour Simon. Et l'on peut sentir l'humeur générale retomber à plat, comme la chambre à air de Loïc qui a elle aussi rendu l'âme durant la nuit.

S'enchaîne alors une longue attente, parce que monsieur Simon le Modeste Cycliste a évidemment un vélo avec des roues que seuls trois magasins vendent dans la France (au passage, merci à Passion Ride !).

Nous décollons finalement de Sérignan après quelques heures de décalage. Et pour se regonfler le moral, nous voilà face à une déviation routière. Le trajet déjà branlant concocté dans la soirée par Simon s'effondre, et le voici plongé dans un mutisme profond. À croire que nous allons repasser à Bézier.

Puisque c'est comme ça, nous sommes résignés : nous prendrons n'importe quel chemin dans la bonne direction.

N'importe lequel et ce fût toi, petit chemin qui suivait l'autoroute. Goudronné au début, tu as choisi d'être troué par la suite pour finir en piste VTT. Merci de ton attention.

Puis arrivés à Narbonne, nous voilà face à l'indomptable question : comment sortir de cette fichue ville ?

Une question que se pose Simon depuis septembre dernier, à laquelle il avait partiellement répondu, mais que le vent de révolte a balayé : "Non, on ne passera pas par les montagnes".

Mais les choix sont limités : c'est la montagne ou une nationale, et ça sera au final la voie ferrée. Effectivement, contraints par le temps (ces fameuses montagnes avaient accroché de beaux nuages tout noirs), nous nous sommes rabattus sur l'option ferroviaire jusqu'à Port-la-Nouvelle, une quinzaine de kilomètres plus loin.

Le désarroi se lit dans les regards de Simon et Florent. Florent, dévasté par l'idée de se déplacer sans user de ses mollets laissera pour seul mot un long soupir.

Le train tout juste à quai, nous enfourchons de nouveau nos montures, juste le temps de nous élancer sur la crique et de sauter depuis nos vélos directement dans la mer, que nous découvrons enfin !!

Ensuite, sur les trente derniers kilomètres qui nous séparent de Perpignan, nous empruntons une piste cyclable qui aura eu raison de la volonté et de la force de notre président... Simon a alors adopté la posture bien connue des cyclistes en souffrance et en perdition, à savoir la posture dite "papale", rappelant étrangement celle de Jean Paul II sur sa papamobile dans les derniers temps - le vélo servant de papamobile, vous aviez compris...- Si vous avez oublié, faites donc un tour sur le net...

20h45, nous descendons enfin de nos vélos, décrochant péniblement la selle incrustée dans nos cuisses, pour profiter d'un repos bien mérité dans la maison de famille d'Alexandrine. Bilan, 100 km, à la suite des 125 de la veille.

Samedi 21 Juillet

Ayant tant roulé la veille malgré l'accumulation de sales moments, nous avons convenu que pour une fois, nous ferions une pause et que ce ne serait pas lié à un coup du sort.

Non cette fois-ci, nous serions les seuls maîtres de notre destin.

Et cela commence par une bonne grasse matinée, dans tous les sens du terme. Un petit déjeuner royal grâce aux "restes" généreusement laissés par nos hôtes (les parents d'Alexandrine) et nous voilà partis ! À pied ! Au Diable le douloureux moment de la première confrontation matinale avec nos selles, celui-ci attendra !

Presque deux semaines de vélo et on en aurait presque oublié que l'on peut se déplacer autrement qu'en pédalant. Les jambes sont lourdes mais les cœurs légers, nous flânons dans les ruelles de Perpignan. Alexandrine, familière des lieux, nous organise une petite visite de la cathédrale à une pâtisserie pas piquée des hannetons.

Soucieux de profiter au mieux de notre confort passager, nous nous organisons un repas digne de ce nom, concocté à partir de ce que nous avons pu trouver au marché. Il s'agit de prendre des forces, chose prise au sérieux par Florent, qui s'enfile trois Pastis avant de repartir, fleur au fusil. Une formidable idée qu'il payera tout l'après-midi, se plaignant d'un mal de tête propre à celui qui récolte les fruits de son audace alcoolisée.

Un objectif raccourci aujourd'hui avec une cinquantaine de kilomètres au programme pour rejoindre la côte méditerranéenne qui rallie l'Espagne et la France. Nous remontons sur nos vélos. La selle nous dévore l'arrière-train mais nos fesses épousent encore merveilleusement bien cette forme si particulière.

Au loin, les Pyrénées, que nous prenons bien soin d'éviter au maximum. Courageux mais pas téméraires, comme il se dit.

Après une journée de souffrance, il est agréable de profiter d'une route plus clémente. Et là, au détour d'un virage, nous retrouvons la mer et un bord de côte magnifique.

La journée se finit au camping municipal de Banyuls sur Mer, à portée de la frontière espagnole.

Notre campement s'établit au très réputé emplacement numéro 195. Réputé pour son sol caillasseux imperçable et son bord de falaise qui laisse tout juste la place pour une tente.

Mais il faut avouer que retrouver le confort d'une tente après deux nuits passées dans le luxe a quelque chose de sympathique.

Dimanche 22 Juillet

La frontière en vue, nous longeons les côtes sinueuses des derniers kilomètres français. Nous atteignons Cerbère, le dernier village gaulois de notre périple et nous voilà au pied de l'ultime pente qui nous sépare de l'Espagne.

Se lance une belle ascension, mais à l'image des freins de Florent rongés jusqu'à la moelle, rien ne peut plus nous arrêter.

Quelques minutes suffiront, et nous dépassons l'ancienne douane puis la frontière. Enfin l'Espagne ! L'euphorie gagne le groupe et malgré un vent à décorner des bœufs, nous faisons résonner une Marseillaise dans toute la vallée.

À toute bonne côte, une bonne descente. Et nous dévalons à vive allure les premiers mètres de notre nouveau pays hôte. Loïc, vivifié par sa fraîche conquête du sol hispanique, se lance porté par un excès de confiance dans une descente sans lunettes de protection. Il sera rappelé très vite à l'ordre par Dame Nature, quand une abeille viendra se heurter à pleine balle dans l'œil du pauvre malheureux. La paupière gonflée, il sera maintenant connu comme Loïc le Borgne, le pirate écumeur des pistes cyclables, et tous craindront son courroux, surtout les chambres à air.

Notre pause se fait à Castello d'Empuries, charmante bourgade dominée par une cathédrale imposante. Les premiers contacts avec les autochtones s'établissent et voilà notre président en pleine démonstration de ses talents. Sans rire, ficelle, cuisine, langues étrangères, cyclisme, chanson, rien ne semble avoir de secrets pour ce véritable couteau suisse humain.

Ni une, ni deux nous voilà déjà guidés par une mémé bien sympathique sur les traces d'un super marché ouvert un dimanche.

Alexandrine et Simon en ressortent les bras débordants de bouffe, sous les yeux ébahis de leurs compères. Nous allons pouvoir nous gaver plus qu'il n'en faut pour un moindre coût, l'Espagne est donc la Terre Promise du cycliste itinérant.

L'engouement de se retrouver en Espagne est absolu, mais semble s'éroder, lentement mais sûrement. La belle côte nous est arrachée cruellement, et on nous donne un plat aride en retour. Une lassitude pesante s'installe lourdement dans nos esprits, et bientôt les mollets s'engourdissent.

"C'est Malange*, mais en sec" constate un Florent amer.

Et ce constat se fera pendant la majorité de la journée, au rythme des routes plus ou moins fréquentées.

Lassés mais entêtés d'atteindre Barcelone le lendemain, la distance qui nous sépare de la Sagrada Familia fond comme neige au soleil.

Nous retrouvons finalement le bord de mer à Lloret de Mar, une centaine de kilomètres après l'avoir quittée. Un Mojito par tête de pipe et nous voilà à point pour parvenir à notre camping, situé à une vingtaine de kilomètres de là. Mais ce qui devait être une promenade de santé se transforme le temps d'un instant en parcours du combattant.

La pluie se mêle à notre histoire et bientôt les amateurs de plage se métamorphosent en conducteurs avides de sang de cycliste et les charmants trottoirs dallés deviennent des patinoires à ciel ouvert.

Un bouchon monstrueux se crée dans chaque coin de rue et chaque carrefour s'aborde comme une roulette russe. Les insultes fusent dans tous les sens comme autant de coup d'estoc porté à la bienséance : "Fais comme si j'existais pas, cruche à glaire !".

Nous parvenons tant bien que mal au camping Yhello. Et là nous tombons de haut.

Nous sommes tout d'abord escortés à notre emplacement par un type au volant d'un caddie de golf.

Arrivés à notre emplacement après plusieurs bifurcations dans d'interminables allées de mobile homes, de caravanes et de tentes, nous nous retrouvons comme lâchés au beau milieu d'une fourmilière humaine toute aussi grouillante que bruyante. Il faut dire que notre emplacement est encore une fois idéalement situé car tout juste voisin des douches et d'une allée principale.

Des mioches traversent notre emplacement sans sourciller, d'autres s'organisent une course poursuite à vélo, un allemand beugle après sa femme partie trop précipitamment aux douches ...

Pinacle du bon goût, les douches se font au rythme de remix techno bien cradingues de tubes des années 2000 et des hurlements d'enfants que l'on croirait sacrifiés sur l'autel de la propreté.

Cerise sur le gâteau, le sol humide est étrangement impénétrable, malgré les efforts d'un Simon devenu forgeron de piquet de tente le temps d'un soir.

Le tout pour la modique somme de 81€. Une affaire en or.

Nous nous endormons, avec la certitude que ceci sera notre dernier camping. Du moins, nous espérons. Demain, c'est Barcelone. Point à la ligne !

*Malange est un village perdu dans la partie plate du Jura.

Lundi 23 Juillet

Cueilli de bon matin, notre immense camping romain a été pris au dépourvu et nous nous réveillons dans un silence apaisant. Pas de braillement, pas de franchissement inoportun de notre campement et même des douches plongées dans un calme presque enviable.

Mais très vite, le pataquès sonore de la veille recommence et nous donne le dernier coup de pied aux fesses dont nous avons besoin pour notre dernière ligne droite. 120km au menu, ni plus ni moins et ce malgré une fatigue musculaire de plus en plus intenable.

Et tout commence par un nouveau chamboulement dans l'itinéraire. Celui de Simon est jugé trop audacieux, les bords de mer ne sont pas aussi plats qu'attendus, et ressemblent davantage à une succession de montagnes russes. Nous appellerons ce moment la Révolution Plate, portée par Loïc le Borgne plus si borgne que ça. Seconde mutinerie donc, comme à son habitude, les chemins de Loïc sont certes plats, mais cabossés à vous faire péter trois chambres à air au kilomètre. L'hypothèse que celui-ci, jaloux, cherche à tout prix à ternir la réputation d'Alexandrine, encore intouchée par le moindre pépin technique, est de plus en plus forte.

Exaspérés d'être guidés par un GPS trop capricieux, cette révolution se termine par une reprise du pouvoir de Simon, soutenue par ceux qui quelques minutes auparavant ne juraient que par Loïc.

Nous aurons donc droit à de nouvelles bosses pas piquées des hannetons, mais ce seront les dernières avant un long plat jusqu'à Barcelone. Et ô joie, notre ultime rempart est récompensé par un chouette panorama sur la Costa Brava.

La dernière ligne droite est devant nous, avec au bout, notre destination. Et qu'est-ce qu'elle porte bien son nom cette dernière ligne droite, aucune embûche, aucune côte imprévue, juste une droiture et une constance horizontale effrayante. Interminable à vous dégoûter de la mer qui sera votre unique compagnon.

Implacable tant elle apparaît uniforme et donne l'impression que chaque coup de pédale est un coup d'épée porté dans l'eau.

Impardonnable du fait de sa cruauté à n'offrir aux cyclistes pour seule fraîcheur le courant d'air des voitures qui vous frôlent.

Jamais nous n'avons été aussi proches de Barcelone et pourtant jamais nous n'avons autant souhaité retourner chez nous.

Une courte pause fraîcheur s'impose d'elle-même une fois à Mantaro, située à une trentaine de kilomètres de notre Graal.

Requinqués, nous repartons à la conquête de notre chemin de droit. Au loin la vision du port de Barcelone finit de nous booster à plein pot : cette fois-ci, ça y'est, nous y sommes, Barcelone est à portée de nos mollets.

Nous entrons dans la ville sans vraiment nous en apercevoir, son immensité ayant absorbée toutes les villes aux alentours.

L'excitation monte dans toutes les âmes. Toutes ? Non. Une petite âme irréductible d'allemand résiste encore et toujours au bonheur.

Florent reste de marbre, pas de panneau à l'horizon ni de Sagrada. Rien ne prouve selon lui que nous sommes effectivement à Barcelone.

Fort heureusement, arrivés au pied de la cathédrale, un hurlement de bonheur se fait entendre, et le sourire de Florent s'affiche enfin se laissant même aller à une petite larme au moment de découvrir que sa cousine Frédérique (résidente depuis treize ans à Barcelone) lui a fait la surprise d'être sur place.

Alexandrine informe immédiatement le clan Vinsu de son arrivée et peut être aussi quelque part, de sa survie. La voici à nouveau transportée par l'euphorie à telle point qu'elle en oublie toute la fatigue.

Loïc immortalise ce moment. Caméra au poing, il récolte les avis à chaud des courageux cyclistes mais se laisse porter à quelques commentaires. Au Diable le professionnalisme du reporter, le voilà jurant comme un poisson pourri.

Simon se sent pousser de nouvelles jambes et c'est comme-ci tout à coup il était devenu l'homme que la gravité avait oublié. Intenable, il bondit de gauche à droite et se jure de ne plus jamais remettre les fesses sur une selle (promesse rompue quelques heures après).

Un coup de fil passé à Marc nous fait comprendre la hauteur de notre effort. Nous n'étions pas attendus si tôt, à tel point que nous nous les prenons un peu de court. Le logement prévu pour nous accueillir n'est pas prêt et nous nous retrouvons donc officiellement à la rue.

Une bière partagée avec "Freda" (la fameuse cousine) et voilà qu'elle se dépatouille pour nous trouver une solution d'urgence. Chose faite et nous repartons illico sur nos vélos comme s'ils nous avaient manqués, légèrement pompettes mais surtout portés par le bonheur. Nous avons un logement, mais surtout nous sommes à Barcelone.

La soirée se finit autour d'une double dose de tapas. Et avec un toit sur la tête donc merci la Frédé !

BILAN GLOBAL

Alex : Incroyable, on l'a fait ! On a trouvé les ressources, on s'est soutenu, encouragé, poussé. On a ri, on a pleuré. Mais voilà, Besançon -> Barcelone, c'est fait ! 1 300 km de discussions, de rigolades, de réflexion pour finalement se voir arriver devant la Sagrada Familia. Quel intense bonheur que de pouvoir profiter de la découverte d'une si belle ville après tant d'efforts et de doutes. Quel plaisir aussi de se laisser guider par Freda, amoureuse de sa ville d'adoption, dans les différents quartiers. Et enfin, quelle joie de rencontrer les enfants de Casal et de passer un si chouette moment avec eux. Pour m'avoir supportée, soutenue, encouragée, fait rire, un seul mot les gars : MERCI.

Florent : Nous sommes dans le train qui nous ramène de Barcelone : l'heure du bilan en somme. Quoi retenir ? Pas grand-chose : on a fait du vélo, c'était long et voilà tout... Cela serait tellement plus simple d'écrire ce mot si on pouvait résumer à son seul aspect physique l'aventure que l'on vient de vivre. Mais c'est bien plus que cela. Une avalanche de souvenirs à en faire perdre la tête et la notion du temps. Pendant ce qui me semble être deux ans mais qui n'ont en fait été qu'un couple de semaines, nous avons tout partagé, tout donné, tant et si bien que le retour à la vie civile risque d'être redoutable. Je trouve mon bonheur dans les moments partagés avec mes trois larrons et ma fierté d'être allé voir ma cousine Frédé à vélo. Ce qui est beau, c'est que je ne suis pas foutu de choisir un seul moment pour résumer ce voyage. Par contre, je peux trouver un mot : merci.

Simon : Je profite que le train soit à l'arrêt pour pouvoir écrire mon bilan. J' imagine que nous avons tous commencé de la même façon... Ah ben non, tiens, le train repart ! Tous de la même façon donc, en se demandant justement par où commencer. Faudrait-il le faire par le genou de Loïc, les fesses d'Alexandrine, les mollets de Florent, ou ma posture de Jean-Paul II ? Il est vrai qu'on en a bavé quand même, mais si le bilan doit le rappeler, il ne peut pas se limiter à cela. Une aventure humaine d'une telle ampleur, car oui c'est bien de cela dont il s'agit, ne se limite pas aux petits bobos. Quand on se retrouvera vieux, pour notre conseil des sages, on continuera de parler de Barcelone. De l'idée même de Barcelone. De « l'essence » même du projet, que nous quatre seulement connaissons, et qu'on ne pourra jamais vraiment décrire aux autres. Le voudrait-on seulement vraiment ? Barcelone, c'était nous. Nous les petites reines qui en avons tout de

grandes. Et puis, dans notre conseil des sages, on se rappellera des petits détails (« j'ai la main qui sent le pied ! »). Tant pis si on en aura oublié beaucoup : même si on les avait écrits, le phénomène aurait été le même. Certains deviendront comme des totems pour nous, certains le sont déjà devenus : les côtes du Massif Central, la Bossoise aux artisans, la boulangère de Mayres, la révolte de l'itinéraire et ses conséquences navrantes que malheureusement aucun manuel d'Histoire ne jugera dignes d'être relatées, la chute d'Alex au ralenti, celle de Flo sur la barrière, la campement anti-CRS de Saint-Julien, les jeux avec les enfants, la dernière soirée si belle dans Barcelone, et évidemment les rencontres si marquantes. L'abbaye, Pierre, Olivier, les tontons et taties, et tous les autres dans les yeux desquels on a vu briller ce je ne sais quoi lorsqu'on parlait de notre projet. Espoir, envie, respect, le tout mélangé...

J'ai bien aligné des mots pour revenir sur cette incroyable histoire d'amitié, et je pourrais écrire pendant des heures sur l'aboutissement de tout ce travail de préparation qui nous était si cher, mais comme promis, je n'ai pas réussi à effleurer le fond même de cet incroyable barnum que nous avons vécu, et Dieu merci, tous ensemble.

Petites reines, notre histoire se résumait dans le regard de Mohamed, Gaïsh, Christian et tous les autres hier. Pour ce bonheur, et parce que je saurais peut-être même maintenant en donner ma définition (afin de ne plus me faire piéger lors des projections), je voulais vous dire merci, et surtout bravo !

Loïc : Commencer par un nombre, 14. Quatorze journées de vélo à pédaler comme des dingues pour atteindre notre objectif, à savoir BARCELONE ! Le genre de ville que l'on pense inatteignable en voiture, alors en vélo, cela paraît impossible. Impossible ? Non ! C'est sans compter sur vous trois, Alex, Flo et Simon, grâce à qui cette épreuve physique s'est transformée en un véritable voyage, une découverte de moi, de vous, des magnifiques régions de notre France et de celles un peu moins fabuleuses de l'Espagne. Alors pour ça, je ne peux que vous dire un grand Merci !

Ce voyage a été une véritable aventure humaine avec ses moments d'euphorie, ses rires, ses hauts et ses bas, mais au final je ne retiens de tout ça que les bons moments. Les épreuves n'ont fait que pimenter la saveur que l'atteinte de l'objectif qu'on se donne a. Cette aventure a été ponctuée par la rencontre des enfants de Casal. Cette rencontre, bien que frustrante de par la barrière de la langue, a été inspirante pour la suite de nos projets ! Vivement l'année prochaine !